



Il pénétrait dans les misérables asiles de la misère. — Page 405

La conversation entre le major et le valet avait fait une impression profonde sur Albert Egerton ; c'était un exemple effrayant des suites que pouvait avoir le jeu ; et pendant quelques minutes il resta pensif et sérieux. Mais Dunstable l'attaqua avec son artillerie de flatterie, le garçon lui offrit si fréquemment du bordeaux, l'émotion du jeu était si agréable et la crainte de perdre quelque peu dans la bonne opinion de ses connaissances aristocratiques tenait tant de place dans son esprit, qu'il saisit le cornet, joua son argent, perdit comme à l'ordinaire, et fut reconduit chez lui dans un état complet d'ivresse, vers trois heures et demie du matin.

Pendant ce temps, le malheureux major Anderson, car tel était son nom, avait reçu des preuves de la générosité du prince de Montoni, qui l'avait engagé à prendre son parti des insolences brutales du garçon de Crockford.

Immédiatement après, la voiture quittait le coin de Saint-Jame, Richard ouvrait son portefeuille et mettait une banknote accompagnée de sa carte dans les mains du major.

— A l'aide de ce secours, monsieur, dit-il, vous pouvez vous placer dans une position meilleure que celle dans laquelle je suis désolé de vous trouver, et quand vous vous sentirez porté à me recevoir, veuillez m'écrire un mot à ce sujet, afin que je puisse venir vous trouver, car si ce n'était pas m'immiscer indirectement dans vos affaires, je voudrais entendre le triste récit des revers qui ont réduit à ce point un gentilhomme de votre rang.

— Oh ! monsieur, qui que vous soyez, s'écria le major, car il faisait trop sombre pour qu'il pût lire la carte de son bienfai-

teur, comment puis-je vous remercier suffisamment pour votre noble et généreuse conduite ? Mais ne pensez pas que vous ayez exercé en vain votre bonté. Ne pensez pas que je voudrais risquer la plus légère portion de cette somme, quel qu'en soit le montant, à une table de jeu ! Oh ! qui jouerait encore après avoir été malheureux comme je l'ai été ! Non ! monsieur, non ; j'aimerais mieux me jeter dans la Tamise que d'entrer dans une maison de jeu !

— Allons, permettez-moi de vous dire familièrement que mon but, en désirant vous revoir, dit Markham très-ému de la sincérité et du ton et des manières de l'officier ruiné, était de m'assurer que vous aviez réellement abjuré le détestable vice qui vous a plongé dans la misère et que vous méritiez tout ce que je suis prêt à faire pour vous.

— Demain après midi, monsieur, répondit le major, je prendrai la liberté de vous écrire, car alors j'aurai trouvé un humble logement ; et maintenant, si vous le permettez, je vais descendre ici.

Richard tira le cordon et la voiture s'arrêta dans Oxford street. Le major descendit, pressa la main de notre héros dans la sienne et s'éloigna. Quand la voiture eut disparu et que le pauvre homme eut eu le temps de calmer ses émotions, il s'arrêta sous un réverbère pour apprendre le nom de son bienfaiteur.

— Le prince de Montoni ! s'écria-t-il avec joie ; oh ! alors je suis sauvé, jamais il ne me laissera manquer de pain ! tout Londres parle de sa bonté. Il paraît que tout son temps est voué au bien-être de ses semblables ! Partout où la pauvreté existe, il envoie en secret sa charité sans faste ! Mais de tels bienfaits ne peuvent rester cachés ; et

moi, moi le premier, je dirai à tous ceux qui m'ont méprisé dans ma misère, qu'un étranger m'a sauvé, et que cet étranger est un grand prince dont ils sont indignes de toucher les souliers.

Voilà quelles étaient les paroles que cet homme reconnaissant disait à haute voix dans la rue ; mais quand il jeta les yeux sur la banknote et qu'il se vit tout à coup possesseur de cinquante livres, il fondit en larmes de la joie la plus vive. Et Richard rentra chez lui avec la satisfaction d'avoir accompli encore une bonne action.

Mais Markham éprouvait du plaisir à faire le bien. Souvent, le soir, il allait à Londres, et quittant sa voiture au coin d'une rue, il allait au secours des pauvres malheureux sans asile qu'il pouvait rencontrer, chercher des occasions où sa bonté pouvait être exercée avec fruit. Sans hésitation, sans dégoût, il pénétrait dans les misérables asiles de la misère ; il descendait jusque dans les caves ou montait jusqu'au grenier où il y avait quelque pauvreté à soulager, quelque joie à répandre dans des cœurs désespérés. Et quand il rentrait chez lui, après ces sortes d'expéditions, auprès de sa femme bien-aimée et de son enfant chéri, car il était père d'un charmant enfant auquel il avait donné le nom d'Alberto, il trouvait sa récompense dans les sourires approbateurs de la princesse et dans ses touchants remerciements.

En vérité, il n'y avait pas dans le monde entier une maison plus heureuse que Markham-Place ; car non-seulement le bonheur de Richard était complet, mais aussi celui de sa sœur de lait était assuré. Unie à Mario Bazzano, Catherine habitait sous le même toit que M. Monroë et Ellen. Fidèle à sa pro-